

Le patrimoine industriel, III

Sous la direction de Gracia DOREL-FERRÉ



*Les hauts fourneaux de Nijni-Tagui, (Oural). A l'arrière-plan, les bâtiments d'administration, de style néo-classique, des Démidov, les fondateurs de l'entreprise au XVIII^e siècle.
(Photo GDF mai 2008)*



*Les ateliers ferroviaires d'Agua Calientes (Mexique). Ce sont les plus vastes d'Amérique latine (90 ha environ).
La halle de réparation des locomotives a été transformée en salle de congrès.
On a laissé en place le pont roulant qui supportait des charges de 60 tonnes.
(Photo GDF, février 2008)*

Nouvelles recherches, nouvelles problématiques



La centrale de la Compagnie italo-argentine d'électricité de Buenos Aires en cours de transformation, pour devenir le futur palais de la musique. © GDF, 2007

1. D'autres domaines

2. D'autres approches sociales

3. Déconstruire, réutiliser, réhabiliter



Une manufacture emblématique : le Dijonval à Sedan
© Gracia Dorel-Ferré



L'usine Motte aménagée en centre commercial à Roubaix (2007)
© Gracia Dorel-Ferré

Des manufactures aux usines

L'industrie lainière française, XVII^e-XX^e siècles

Dans l'industrie lainière, l'organisation de la production a vu se succéder ou a combiné différemment selon les lieux et les époques toutes les formes possibles : le travail à domicile, le petit atelier urbain, la manufacture et l'usine. Mais, pendant longtemps, son impact sur le bâti est resté très discret car elle était installée dans des maisons d'habitation qu'il n'a été nécessaire de réaménager – et encore de manière limitée – que lorsque la production a cessé d'y être familiale, le fabricant y regroupant plusieurs opérations. C'est la fabrication de draps fins au XVII^e siècle, puis la mécanisation de la production au XIX^e siècle qui ont appelé la construction de bâtiments plus vastes spécifiquement conçus pour le travail de la laine.

Cependant, tant qu'il s'est effectué à la main, rien dans les techniques de production n'exigeait une adaptation fonctionnelle du bâti, si bien que l'architecture des manufactures royales a épousé le modèle aristocratique dominant. Au contraire, la mécanisation et l'extension de la production ont imposé la construction de grandes usines, à l'architecture plus fonctionnelle, où les matériaux nouveaux, nés de la révolution industrielle, le fer et la brique, remplaçaient la pierre des anciennes manufactures. Cependant, d'une région à l'autre, la chronologie de l'évolution a beaucoup varié tant elle était dépendante des traditions locales, des ressources et des mentalités du patronat, et de l'organisation productive dominante.

Aujourd'hui, alors que les métiers ont cessé de battre dans tant de lieux dont le nom est inséparable de la longue histoire du travail de la laine, bien des témoignages de cette activité ont disparu sans plus laisser de traces, les bâtiments ayant été détruits et les machines vendues aux ferrailleurs ; d'autres, au contraire, ont été préservés mais, lorsqu'ils ont trouvé une seconde vie, leur histoire et leur fonctionnement productif ont parfois perdu beaucoup de leur lisibilité. C'est dire que le patrimoine industriel est fragile et que son degré de conservation comme la qualité de la restauration sont très variables d'un site à l'autre, mais de Sedan à Roubaix en passant par Villeneuve, bien des lieux de production continuent heureusement

de témoigner de la longue histoire d'une industrie qui a longtemps fait vivre des régions entières.

Le propos de cet article est essentiellement descriptif puisqu'il vise à reconstituer les formes successives de l'organisation de la production en mettant l'accent sur l'aménagement de l'espace productif, le langage architectural et les matériaux employés. On distinguera donc schématiquement deux périodes principales : le temps des manufactures et celui des grandes usines, tout en faisant bien sûr toute leur place à la diversité des situations et aux évolutions. Enfin, cette étude ne serait pas complète si elle n'abordait pas les problèmes que posent le sauvetage et la réhabilitation de l'héritage matériel de l'industrie lainière.

L'âge des manufactures

Partout, au XVII^e, la production d'étoffes de laines, qui selon Roland de la Platière nécessitait 26 opérations successives, faisait appel au travail dispersé et était partagée entre ville et campagne. C'est le développement de la fabrication de draps fins à partir du milieu du siècle qui modifia la donne en rendant nécessaire une organisation plus concentrée du travail, l'entrepreneur réunissant chez lui la totalité des opérations afin de pouvoir exercer un

contrôle effectif sur le travail et d'assurer la qualité de la production¹. Néanmoins, par souci d'économie, les premières manufactures ont été installées dans d'anciens bâtiments plutôt que dans des constructions nouvelles. C'est seulement à un stade plus avancé que les plus grands manufacturiers disposèrent des ressources suffisantes pour financer l'achat de terrains et la construction de bâtiments adaptés à la production de draps. Si la manufacture concentrée se distingue d'abord par la générosité de ses proportions, c'est qu'il fallait des bâtiments assez grands pour accueillir plusieurs centaines d'ouvriers, les équipements, les magasins et même des logements. Mais ces lieux de production affirmaient aussi de manière ostentatoire leur statut de manufactures du roi, c'est-à-dire dotées de privilèges, d'où « leurs dimensions hors normes, la clarté de leur plan, la qualité des matériaux, le traitement des façades, (qui les) rattachent à la lignée des palais plutôt qu'à celle des ateliers »². Les manufactures de Sedan, Abbeville, Villeunevette et Louviers comptent parmi les plus brillants témoignages de ce parti pris architectural qui est aussi un choix de politique industrielle.

1/ Le Dijonval à Sedan

C'est en 1646 que Nicolas Cadeau et deux autres marchands parisiens reçurent de Richelieu le privilège de fabriquer des draps noirs et de couleur façon de Hollande³. Cadeau fonda alors le Dijonval à Sedan qui, jusqu'à l'expiration du privilège vingt plus tard, fut la seule manufacture française de draps fins. Sa création, comme celles des manufactures fondées sous Colbert, répondait à la volonté du pouvoir royal de doter l'industrie d'une réglementation destinée à assurer la qualité des tissus et de substituer une production nationale aux importations de draps de Hollande et d'Angleterre. Le Dijonval est le plus emblématique des châteaux-usines construits à une époque où l'architecture industrielle ne se distinguait guère de l'architecture aristocratique alors dominante. Aussi rien d'étonnant à ce que après avoir vu Sedan, Zola ait évoqué dans *La débâcle* ces « fabriques de draps grandes comme des Louvres aux façades d'une majesté royale »⁴. Néanmoins, la forme actuelle de la manufacture du Dijonval

n'est pas le résultat d'un programme d'ensemble mûrement réfléchi mais d'une construction évolutive⁵.

Créée à partir de parcelles et de locaux dispersés, la manufacture construite par étapes par la famille Cadeau avait un plan en forme d'équerre réunissant un grand logis à pilastres flanqué d'une chapelle, une aile à fonction industrielle et une teinturerie. Il n'en reste plus grand-chose aujourd'hui. La seconde manufacture, celle des Paignon qui ont acquis le Dijonval en 1711, résulte d'un effort de regroupement des activités et d'organisation de l'espace. Paignon fit construire un nouveau bâtiment de 25 travées sur trois niveaux, percé d'un porche et organisé autour d'un pavillon central surmonté d'un campanile abritant une horloge et une cloche, et prolongé de chaque côté par deux ailes courbées en fer à cheval, chacune abritant un bel escalier suspendu à jour central de forme ovale. Ce grand bâtiment, bien éclairé par 94 baies, abritait la plupart des opérations industrielles, à l'exception du tissage qui était dispersé en ville et alentour. Derrière ce bâtiment, détruit par l'incendie de 1870, se trouvait un grand jardin encadré par deux pavillons d'angle. Le séchage des draps s'opérait sur des rames dans les prés et les vergers qui entouraient la manufacture. Le développement de l'activité et le souci d'harmoniser l'architecture de la manufacture incitèrent le successeur des Paignon, Nicolas de Quatremère à détruire l'aile du XVIIe et à faire construire deux longues ailes à deux niveaux d'une ordonnance plus simple et encadrant une longue pelouse. Les bâtiments sont faits de moellon équarri et les cadres des fenêtres de pierre de taille avec un arc segmentaire au sommet. Au XIXe, l'installation d'une machine à vapeur par les Bacot qui avaient acquis le Dijonval en 1820 et la mécanisation progressive de la production qui s'ensuivit sont à l'origine de nombreux remaniements que l'on connaît grâce au plan Bacot de 1832. Même si à Sedan existaient d'autres manufactures d'allure nobiliaire comme celle des Gros Chiens, l'originalité du Dijonval tient à la régularité de son architecture et à la splendeur de son ornementation. La manufacture ferma ses portes en 1960, après plus de 300 ans d'activité. Classée monument historique en 1980 et restée pratiquement à l'abandon, elle a été acquise en

¹ J.-F. Belhoste, « Naissance de l'industrie de drap fin en France à l'âge classique », in *La Manufacture du Dijonval et le drap sedanais 1650-1850*, Châlons-sur-Marne, Cahiers de l'Inventaire, n° 2, 1984.

² Denis Woronoff, *Histoire de l'industrie en France du XVIe siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1994, p. 154. Voir aussi J.-F. Belhoste, « Les manufactures de draps fins en France aux XVIIe et XVIIIe siècles », *Revue de l'Art*, 1984, p. 26-38.

³ Sur le privilège de 1646 et ses suites, cf. G. Gayot, *Les draps de Sedan 1646-1870*, Paris, Editions de l'EHESS-Terres Ardennaises, 1998, p. 45-56.

⁴ Cité par Gérard Gayot et Bruno Lassaux, « Manufactures et usines dans une citadelle : Sedan (XVIIe-XIXe siècle) », *Revue du Nord*, n° 320-321, avril-septembre 1997, p. 50.

⁵ M. Daumas, *L'archéologie industrielle de la France*, Paris, Laffont, 1980, p. 111-115. Pour une étude plus détaillée, cf. P. Bertrand, « Le Dijonval : histoire des bâtiments », in *La manufacture du Dijonval, op. cit.*, p. 98-111. Intéressantes reproductions dans J.-F. Belhoste, P. Smith, *Patrimoine industriel Cinquante sites en France*, Paris, Editions du Patrimoine, 1997, p. 32-33, et plan Bacot de 1832 dans G. Dorel-Ferré (dir.), *Atlas du patrimoine industriel de Champagne-Ardenne*, CRDP de Champagne-Ardenne, 2005, p. 30.

décembre 2005 par Histoire et Patrimoine, une société spécialisée dans la réhabilitation d'immeubles anciens, afin de transformer la manufacture royale en résidence de luxe⁶.

2/ Villeneuve : une petite ville manufacturière en Languedoc

Au XVIII^e siècle, le Languedoc comptait plusieurs manufactures royales mais celle de Villeneuve était la plus ancienne⁷. Fondée en 1675 par Pierre Bayle, un drapier de Clermont-l'Hérault, elle a reçu deux ans plus tard le privilège de fabriquer des draps fins – les londrins – pour l'exportation vers les Echelles du Levant. La manufacture a changé cinq fois de propriétaire. Le dernier, la famille Maistre qui l'a acquise en 1803, a abandonné les londrins pour les draps pour l'habillement des troupes. La manufacture qui vivait désormais au rythme des commandes publiques a vu ses ventes décliner avant de cesser définitivement son activité en 1954.

C'est vers 1730 que le site a trouvé sa physionomie de petite ville industrielle que nous lui connaissons aujourd'hui : ordonnée selon un plan carré, autour d'une place rectangulaire où s'élève une fontaine-abreuvoir et de rues particulièrement larges, elle est entourée d'un mur de clôture percé de trois belles portes. Les bâtiments de la place abritaient un éconamat, des boutiques d'artisans et une chapelle. Cinq blocs de bâtiments édifiés entre 1677 et 1740 formaient une petite cité ouvrière, chaque tisserand ayant ainsi son logement (en 1681, on en comptait déjà 66) : le métier à tisser était installé au rez-de-chaussée, alors que la famille vivait à l'étage. Alimenté par un canal, un long bassin fournissait l'eau qui faisait mouvoir les foulons (quatre au XVIII^e) et était indispensable à plusieurs opérations de fabrication. Le manoir de fabrique, surmonté d'un campanile, abritait le logement du directeur et des ateliers. Au XVIII^e, il y eut de nouvelles constructions et des embellissements, notamment l'aménagement d'un parc à la française, transformé en jardins potagers au siècle suivant. La porte principale qui conduit à Clermont, distante de 3 km, porte sur l'entablement l'inscription « Manufacture royale », les Maistre rajoutant sur un fronton celle de « Honneur au travail ». Ce changement de devise témoigne d'un véritable changement de civilisation : alors que la plupart des ouvriers de la manufacture royale travaillait à la main à domicile, les Maistre ont regroupé la main-d'œuvre dans des ateliers mécanisés mus par des machines à vapeur.

Dans l'industrie textile française, Villeneuve représente un exemple unique de construction d'une manufacture

en pleine campagne, et c'est l'homogénéité de son architecture, jusqu'ici bien conservée, qui fait sa valeur. Au début des années 1970, après avoir rassemblé les parts des descendants de la famille, Camille Maistre a créée une copropriété qui a permis la vente à des particuliers de certaines parties du village. Ce fut le départ d'une série de restaurations qui se poursuivent aujourd'hui, alors que de son côté la municipalité procédait à des travaux d'aménagement (tout-à-égout, repavage des rues et de la place, éclairage public), ce qui a permis à une nouvelle population de s'installer et de maintenir vivante la petite cité.

3/ La manufacture des Rames à Abbeville

Protestants hollandais venus avec leurs ouvriers et leurs machines, les Van Robais⁸ s'installèrent à Abbeville où, avec le soutien de Colbert qui était désireux d'acclimater en France la fabrication des draps façon de Hollande, ils édifièrent en 1665 en bord de Somme des ateliers et un moulin, mais l'extension de l'activité amena la dispersion de la fabrication « par toute la ville ». Aussi, en 1708, décidèrent-ils de réunir toutes les opérations afin d'avoir « tous les ouvriers rassemblés sous une même clé » et ainsi de pouvoir surveiller la fabrication. Ayant acquis des terrains à la sortie ouest de la ville, ils y firent construire la manufacture des Rames. En 1714, on y trouvait les ateliers de teinture et de tissage, des laveries, des magasins, une forge, des logements ouvriers et un grand corps de bâtiment qui abritait les bureaux et le logis des Van Robais.

Cette proto-fabrique constituait alors un ensemble imposant comprenant notamment plusieurs corps de bâtiments qui délimitaient une cour d'honneur traitée en jardin à laquelle on accédait par un portail monumental flanqué de part et d'autre d'un pavillon. La maison de maître qui ferme la cour est en pierre de taille alors que les autres bâtiments sont en brique. Si cette manufacture n'a pas la majesté du Dijonval, en revanche, la recherche de l'ornementation surprend, le portail notamment étant orné de belles sculptures allégoriques. Les bâtiments ont été gravement endommagés par un incendie en 1992 alors que leur restauration était en cours. Aujourd'hui, ils sont dans un état qui ne permet pas leur visite.

4/ La manufacture Decrétot à Louviers

Fils d'un fabricant de Louviers, Jean-Baptiste Decrétot prit à la mort de son père la direction de la maison familiale dont il développa les affaires. C'est afin de réunir toutes les opérations de la fabrication qu'il fit construire en 1779 une manufacture qui, en raison de la date tardive de sa fondation,

⁶ L'Ardennais, 3 janvier 2006 ; *Le Moniteur*, 16 mars 2007.

⁷ M. Dumas, *op. cit.*, p. 98-106 ; J.-F. Belhoste, P. Smith, *op. cit.*, p. 30-31 ; J.-F. Belhoste et alii, *La Cité de Villeneuve. Guide du visiteur*, Carcassonne, Centre d'archéologie médiévale du Languedoc, 1987.

⁸ M. Dumas, *op. cit.*, p. 106-111.

ne porta que peu de temps le titre de manufacture royale. Arthur Young, qui la visita en 1788, affirmait que c'était « la première fabrique de draps du monde » car, nulle part, on ne fabriquait des tissus aussi beaux et aussi variés !

A Louviers, la manufacture Decrétot⁹ se distinguait des manufactures existantes par l'ampleur de ses proportions, un meilleur éclairage des ateliers assuré par des vitrages de grandes dimensions, la régularité des façades et la qualité des matériaux. Elle s'organisait selon un plan en H, avec cour d'honneur pour l'accueil des visiteurs : deux longues ailes parallèles de trois étages (sans compter les combles) rythmés chacun par douze baies, étaient réunies par un corps de bâtiment perpendiculaire à peu près au tiers de leur longueur. Le bâtiment transversal était précédé par un escalier monumental à double volée. L'ensemble était fermé par un mur de clôture à arcatures, percé par un portail d'entrée donnant sur la rue de l'Hôtel de ville. A Louviers, les bâtiments industriels étaient construits en brique (ou plus rarement en pierre) pour le rez-de-chaussée, quand les étages étaient à pans de bois, le recours à la pierre demeurant généralement limité au chaînage et au bandage des constructions. Cependant, on note au XVIIIe siècle une substitution progressive de la brique au pan de bois. La manufacture Decrétot illustre et amplifie cette évolution qui vise à donner durée et beauté au bâtiment industriel : la pierre de taille y est utilisée pour les entrées d'honneur, la brique, enduite de plâtre, pour les façades visibles, et le pan de bois pour les arrières.

La manufacture a été vendue en 1810 au grand manufacturier Guillaume Ternaux ; celui-ci ayant fait faillite en 1830, elle a alors été reprise par Houel et convertie en fabrique de courroies puis de chaussures ; l'activité industrielle s'y est poursuivie jusqu'en 1887. Elle a été cédée en 1900 à la Ville qui y a aménagé des logements. Toute la partie située à l'ouest du corps central a aujourd'hui disparu mais ce qui subsiste de la manufacture est néanmoins imposant et évocateur. En mauvais état de conservation, elle a besoin d'une restauration de grande ampleur.

II. Le temps des usines

Le passage de la manufacture à l'usine est souvent difficile à reconstituer car les différences entre les entreprises et les bâtiments sont souvent bien peu sensibles¹⁰.

1/ Une architecture de transition

C'est la mécanisation du travail qui a entraîné une évolution du bâti. La anciennes manufactures royales se sont adaptées à l'évolution des techniques : elles ont adopté la machine à vapeur et remodelé l'espace productif pour accueillir les nouveaux équipements. C'est ainsi que, au Dijonval, où les Bacot louaient locaux et force motrice à une douzaine de fabricants qui n'avaient pas les moyens de se doter d'une machine à vapeur, les cloisons et les murs de refend du corps principal ont été enlevés afin de faciliter l'installation des métiers (une cinquantaine) et des arbres de transmission¹¹.

Parallèlement, de nouvelles entreprises ont été créées mais, par souci d'économie, elles se sont le plus souvent installées dans des bâtiments de remploi – maisons de ville, moulins, châteaux et couvents – qu'elles ont réaménagés – plus ou moins – pour s'adapter aux exigences productives. A Bischwiller, dans le Bas-Rhin, l'architecture vernaculaire était dominante, à tel point qu'on a pu décrire cette petite cité drapière comme « un conservatoire de fabriques anciennes » dont la présence dans le paysage urbain est si discrète qu'elle se signale seulement par un porche cocher à linteau légèrement cintré¹².

L'appropriation du bâti existant a trouvé ses limites lorsque le fabricant souhaitait des bâtiments fonctionnellement mieux adaptés aux contraintes industrielles. Cependant, les différences entre les nouvelles usines et les manufactures n'étaient encore que de degré. C'est ce que montre assez la comparaison entre la manufacture Decrétot et l'usine édiflée par Ternaux à Louviers en 1804. La seconde n'a pas l'apparence monumentale et classique de la première, la disposition des bâtiments y obéit à des contraintes fonctionnelles, la maison de maître n'y occupe pas une position centrale, et les murs sont en brique.

2/ Une architecture spécifique

L'industrie textile, quelle que soit la fibre utilisée, a partout adopté dans la première moitié du XIXe siècle le modèle du bâtiment élevé sur plusieurs étages, l'éclairage des ateliers étant assuré par de nombreuses et vastes baies. Ce bloc massif, de plan rectangulaire, pouvait être composé de trois à six étages et compter jusqu'à plusieurs dizaines de croisées à chaque niveau. Les usines textiles de Mulhouse sont les exemples les plus caractéristiques de cette architecture qui répond à un souci fonctionnel

⁹ M. Daumas, *op. cit.*, p. 115-116; J.-M. Chaplain, *Louviers, cité drapière: 1680-1840*, Seyssel, Champ Vallon, 1984, p. 194-199 ; Conférence « Les drapiers de Louviers », de B. Bodinier, Président de la Société d'études diverses de Louviers et de sa région, 20 novembre 2004.

¹⁰ M. Daumas, *op. cit.*, p. 281-285.

¹¹ B. Lassaux, « Le textile sedanais au fil de l'eau dans la première moitié du XIXe siècle », in *L'eau industrielle L'eau industrielle, Les Cahiers de l'APIC*, n° 2, 2002, p. 77. ; P. Bertrand, « Le Dijonval : histoire des bâtiments », *op. cit.*, p. 109.

¹² P. Fluck, *Les Belles Fabriques Un patrimoine pour l'Alsace*, Strasbourg, Jérôme Do Bentzinger Editeur, 2002, p. 137.

simple : disposer à chaque niveau d'un plateau d'un seul tenant suffisamment solide pour supporter le poids des machines et faciliter la circulation des ouvriers et des matériaux. Notons toutefois que ce modèle simple tolère les particularités régionales : en Alsace, par exemple, le bloc-usine porte un toit à coins coupés¹³.

Le paysage usinier a été bouleversé par une innovation radicale venue d'Angleterre : les sheds. Composés de deux versants inégaux, les sheds sont vitrés sur leur partie exposée au nord, la plus courte, de façon à faire obstacle à la pénétration directe des rayons du soleil. Le bâtiment en étages est alors souvent remplacé par une vaste halle en rez-de-chaussée couverte de sheds, la charpente pouvant être mixte – bois et métal – ou entièrement métallique, et comporter généralement plusieurs nefs. Ce type de bâtiment se diffuse à partir du milieu du siècle comme « le type même de la nouvelle usine »¹⁴.

Cependant, sa diffusion a rencontré bien des pesanteurs. C'est le cas notamment à Elbeuf. Reconstitués vers 1860, les établissements Flavigny que l'on connaît bien grâce à la description qu'en a donnée Turgan¹⁵, témoignent de la lenteur de l'évolution : d'un côté, l'éclairage des bâtiments en étages avait sans doute été bien amélioré par à la substitution de larges baies à arc en berceau aux baies en plein cintre ou à linéaire caractéristiques des anciennes manufactures, mais de l'autre, on ignorait toujours les sheds pour les bâtiments à un seul niveau qui étaient couverts de toits en tuile à versants égaux. Autre exemple de résistance de l'élévation en étages face à la concurrence des sheds et des fermes métalliques : créée vers 1870, l'usine de filature et de tissage Clarenson s'élevait sur cinq niveaux, les façades avec essentage d'ardoises étant percées de nombreuses baies très serrées, seules celles du dernier niveau étant cintrées, alors que le cintrage des baies était habituellement utilisé aux niveaux inférieurs pour leur assurer un meilleur éclairage¹⁶. Classé et restauré, le bâtiment principal subsiste comme témoignage des hésitations des industriels devant les exigences de la civilisation industrielle.

A vrai dire, l'usine bloc n'a jamais disparu. Le plus souvent, le nouveau paysage industriel juxtapose le bâtiment à étages et la halle en rez-de-chaussée. En revanche, on

assiste partout au triomphe de la brique qui remplace la pierre et le bois. C'est que, devenue moins chère, elle est désormais le matériau de base. Cependant, elle masque souvent une ossature de métal. C'est le cas notamment lorsque des baies surdimensionnées de façon à laisser passer plus de lumière réduisent la brique à un quasi squelette et rendent possible une « véritable transparence des façades »¹⁷.

L'emploi de la brique et du métal autorise toutes les déclinaisons esthétiques : adoption du modèle néo-paladien avec pilastres et attiques, architecture plus sobre qui cherche d'abord le rationnel et le fonctionnel, rêverie néogothique qui multiplie les créneaux et les tours et donne aux usines des apparences de châteaux. Les habitudes régionales n'ont pas disparu pour autant ainsi que le signalait le filateur roubaisien Mimerel : « Dans le Nord on ne voit que l'utile dans les établissements de l'industrie, dans le Haut-Rhin, on voit le grand, le beau, de là des constructions plus dispendieuses »¹⁸.

3/ Le complexe industriel de Roubaix-Tourcoing

Naturellement, il ne saurait être question de faire un tour de France des « territoires de la laine »¹⁹ car cela excéderait les limites de cet article. On se bornera donc à l'examen de trois cas bien typés : Roubaix-Tourcoing, Elbeuf et Vienne.

L'usine emblématique de Roubaix est bien sûr la filature Motte-Bossut²⁰, même si on y a davantage travaillé le coton que la laine. C'est un ensemble complexe, en brique, dont la construction s'est étendue des années 1840 jusqu'aux années 1920, mais la chronologie des constructions successives est difficile à retrouver tant les bâtiments d'âges différents y sont enchevêtrés. Le point de départ est la construction en 1843 par Louis Motte d'une filature de coton aux dimensions démesurées pour l'époque que les Roubaisiens ne tardèrent pas à appeler « l'usine monstre ». Cette énorme bâtisse de cinq étages a entièrement brûlé en 1866. La production a alors repris dans une annexe édifiée en 1862 et qui n'était séparée de la maison mère que par un pont sur le canal de Roubaix. Construite selon le procédé *fire-proof* (les colonnes de fonte supportent des poutrelles métalliques et des

¹³ P. Fluck, *op. cit.*, p. 145.

¹⁴ C. Cartier, *L'héritage industriel, un patrimoine*, Besançon, CRDP, 2002, p. 22.

¹⁵ J. Turgan, *Les grandes usines*, Paris, Michel Lévy frères, T. 5, 1865, p. 68-125.

¹⁶ M. Daumas, *op. cit.*, p. 284.

¹⁷ P. Fluck, *op. cit.*, p. 164.

¹⁸ Cité par D. Woronoff, *op. cit.* p. 249.

¹⁹ J.-C. Daumas, *Les territoires de la laine. Histoire de l'industrie lainière en France au XIXe siècle*, Villeneuve d'Ascq, PU du Septentrion, 2004.

²⁰ J. Grislain, M. Le Blanc, « L'art de bâtir chez les Roubaisiens, la filature Motte-Bossut 1853-1985 », *La Revue du Nord*, n° 265, t. 67, avril-juin 1985, p. 485-515 ; M. Daumas, *op. cit.*, p. 290-293 ; *Patrimoine industriel, op. cit.*, p. 60-61 ; C. Lesage, « La sauvegarde du patrimoine industriel : l'exemple de l'usine Motte-Bossut à Roubaix (Nord) », *L'archéologie industrielle en France*, 1989, n° 17-18, p. 95-97.

voûtains de brique) et flanquée dès l'origine d'une tour d'escalier et d'une cheminée crénelée, elle a été doublée en 1876 d'un édifice d'égale importance auquel une passerelle la reliait. En 1891, un nouveau corps de bâtiment est construit sur le passage public : c'est le bâtiment des « palliers », c'est-à-dire des escaliers. Richement décoré de bandeaux et d'arcades, éclairé par d'immenses baies et couronné d'un haut pignon à redents, il réunit les deux nefs préexistantes, toutes deux hautes de cinq étages. Au-delà du gigantisme, ce qui fait l'originalité de cet ensemble c'est son esthétique d'inspiration néo-gothique. Les façades crénelées et les deux tours en demi-hors-d'œuvre qui marquent l'entrée monumentale, donnent à l'usine un aspect de forteresse médiévale, même si la grille d'entrée en fer forgé évoque plutôt celle d'un château de style classique. Les élégantes façades des ateliers construits à l'ouest de l'entrée à la fin des années 1860 ont un petit air flamand que leur confèrent leurs pignons à redents. Il a fallu attendre les années 1920 pour que, comme dans les longs bâtiments qui bordent la rue des Tuileries, on renonce à une décoration superfétatoire et adopte une architecture plus rationnelle, ce qui leur donne une apparence plus moderne. L'usine a été inscrite à l'inventaire supplémentaire des monuments historiques en 1978, avant même l'arrêt de l'activité qui n'est survenu qu'en 1982 ; on y a depuis installé le Centre des archives du monde du travail (CAMT).

Si le triomphalisme et l'ornementalisme sont largement présents dans les deux villes lainières jumelles, nulle part ils ne sont « aussi prétentieux » (Maurice Daumas). Lorsqu'on retrouve l'inspiration néo-gothique dans d'autres usines, c'est toujours sous une forme moins ostentatoire. C'est le cas, par exemple, de la filature Vandenberghe-Desurmont, édifée à Tourcoing en 1866, dont le caractère médiéval est moins accentué : elle le doit surtout à la tour maçonnée aux allures de donjon qui enfermait l'escalier et la cheminée, aujourd'hui arasée. Cette belle usine d'allure très massive a échappé à la destruction grâce à son investissement en 1995 par un IUT²¹. En tout cas, prétentieux ou plus discret, cet éclectisme est caractéristique des usines textiles de l'agglomération. A la fin du siècle, les industriels ont fait le choix d'une architecture plus rationnelle, sans fioritures excessives, aux lignes régulières, où le fini architectural était demandé à la mise en valeur des volumes, l'éclairage à de larges baies à linteaux métalliques et la décoration à l'utilisation de brique blanche et de corniches en ciment sur fond rouge.

Cette tendance s'est affirmée avec plus de force encore dans les reconstructions postérieures à la première guerre mondiale. On la distingue notamment dans la filature La Lainière à Roubaix, la plus moderne d'Europe, ou encore dans l'usine Louis Lepoutre et Cie à Tourcoing²².

De plus, à la fin du XIXe siècle, l'architecture est marquée par l'introduction du béton armé. La première usine textile construite en béton, la filature Six à Tourcoing date de 1897. Les bâtiments y sont rythmés par un ordre monumental de pilastres disposés toutes les trois travées et l'entablement porte le nom, l'activité et la date de fondation de l'entreprise. Les ateliers, en mauvais état, ont été détruits vers 1980 ; c'est maintenant le tour des bureaux, aujourd'hui désaffectés, d'être menacés²³. Les Etablissements François Masurel frères de Tourcoing représentent peut-être la plus belle réussite locale de l'architecture en béton armé. Construite en 1945, la filature possède une belle façade ordonnée et continue en retour, grâce à un plan arrondi, et des baies tout en longueur divisées par des bandes filantes en béton²⁴.

L'héritage de l'industrie dans le tissu urbain de Roubaix-Tourcoing est bien loin de se limiter aux seuls lieux de production. Très diversifié, il embrasse en effet à la fois des bâtiments dédiés aux services collectifs comme la condition publique, les hôtels patronaux, d'inspiration classique pour ceux bâtis XIXe (Amédée Prouvost, ou Voreux) ou plus contemporaine (la villa Cavroix construite par Mallet-Stevens) pour les plus récents, et enfin les logements ouvriers, qu'il s'agisse de courées, d'alignements monotones ou de cités-jardins²⁵.

Entre table rase et embaumement, l'équipe municipale a su faire le choix de la réhabilitation et de la reconversion. C'est ainsi que l'usine Rossel a été transformée en studios de danse pour les Ballets du Nord, que l'usine MCR Prouvost a accueilli des logements, et que la magnifique condition publique construite en 1901 par l'architecte roubaisien Albert Bouvy a été transformée en 2003 en maison culturelle, la structure interne disparaissant cependant complètement pour permettre l'aménagement d'un auditorium et d'une salle de spectacle. Malgré ces belles réussites, le tissu urbain de l'agglomération est profondément mité car de nombreuses usines ont été détruites.

4/ Blin et Blin

A Elbeuf, qui était spécialisé dans la fabrication d'étoffes en laine cardée, unies et nouveautés, où aucun fabricant,

²¹ « L'activité lainière à Roubaix-Tourcoing en images », in *Roubaix-Tourcoing et les villes lainières d'Europe*, Villeneuve d'Ascq, PU du Septentrion, 2005, p. 72.

²² « L'activité lainière à Roubaix-Tourcoing en images », *op. cit.*, p. 78-19.

²³ « L'activité lainière à Roubaix-Tourcoing en images », *op. cit.*, p. 81.

²⁴ « L'activité lainière à Roubaix-Tourcoing en images », *op. cit.*, p. 87.

²⁵ « L'activité lainière à Roubaix-Tourcoing en images », *op. cit.*, p. 51-53, 92-93, et 94-95.

pas même Charles Flavigny, ne concentrait l'ensemble des opérations de la draperie et où le paysage industriel était dominé par de hautes et vétustes fabriques à pans de bois et fenêtres étroites, l'installation après l'annexion de l'Alsace d'industriels venus de Bischwiller, a marqué une rupture profonde. D'une part, dans une ville où prévalait jusqu'alors la dispersion de la production, les Blin ont regroupé et mécanisé toutes les opérations de fabrication dans ce qui fut la première et la plus importante usine intégrée d'Elbeuf (le personnel employé est passé de 409 salariés en 1876 à 1601 en 1899) ; d'autre part, l'usine construite en 1872 a représenté le triomphe de l'architecture industrielle.

En 1872, l'établissement formait un losange irrégulier d'une superficie de 7 345 m² qui s'ouvrait par un portail solennel donnant sur une vaste cour d'honneur bordée d'arbres, avec au centre une grande pelouse. Il associait alors trois types de bâtiments : de grands corps de bâtiments en longueur de trois ou quatre niveaux sous combles abritant le tissage et les apprêts, des bâtiments bas situés en bordure de rue pour les bureaux et les magasins, et enfin des bâtiments en rez-de-chaussée couverts de sheds pour la filature. C'est afin de répondre aux besoins d'une entreprise en expansion que l'usine n'a cessé par la suite de s'agrandir en suivant trois modalités complémentaires : l'acquisition de parcelles proches où étaient élevés de nouveaux bâtiments, la densification de l'espace usinier par la construction de bâtiments dans les espaces encore vacants entre les constructions existantes, et la surélévation des bâtiments bas. En 1883, l'établissement articulait deux ensembles compacts organisés chacun autour d'une machine à vapeur. La filature formait une grande halle de 4 000 m², sur huit travées de 4,5 m de large, autour de laquelle se groupaient les foulons et les ateliers de teinture. Quant au tissage, il occupait un grand bâtiment de trois étages, que joxtaient les ateliers des apprêts. Les bâtiments annexes – écurie, menuiserie, atelier de réparation, entrepôt des métaux... – étaient rejetés à la périphérie de l'usine. En 1896, elle avait été augmentée, d'une part, d'un grand bâtiment de trois étages sous combles qui abritait les magasins des laines et des fils et les ateliers de triage, d'épincetage et de rentrayage, et de l'autre, d'un ensemble de bâtiments bas où étaient implantés des ateliers d'échardonnage, d'encollage, d'ourdissage, de séchage, de louvetage et de tissage. Le plan de 1896 fait découvrir de nouvelles extensions qui portaient la superficie de l'usine à 22 000 m². En débordant de l'îlot primitif, elle avait annexé les voies publiques et tout un réseau de placettes, de cours et de passages structurant l'ensemble.

Alors qu'elle avait été admirée à sa construction comme un modèle de rationalité, l'usine avait beaucoup perdu de sa cohérence au fil des agrandissements, même si la restructuration réalisée en 1919 lui en a rendu, mais en revanche son aspect monumental s'était encore renforcé et cet ensemble énorme, massif, fermé sur lui-même, dominé par de hautes cheminées, ne pouvait manquer d'impressionner. Voûtains de briques pour la protection contre l'incendie, colonnes de fonte, fermes métalliques, larges baies cintrées qui prenaient presque toute la hauteur de l'étage et sheds représentaient autant d'éléments caractéristiques d'une architecture résolument industrielle. La qualité des façades mérite d'être soulignée, mais la décoration était d'une grande sobriété : tout en empruntant au vocabulaire classique (pilastres, frontons centraux, corniches à modillons), elle devait beaucoup à l'alternance de briques rouges et jaunes et à l'utilisation d'éléments d'architecture métallique (têtes de chapiteaux, consoles et têtes de tirants en fonte ouvragée). Globalement, l'architecte avait su associer efficacité fonctionnelle et esthétique²⁶.

Frappée par la crise du textile, l'entreprise ferma ses portes en 1975. Au milieu des années 1970, Elbeuf était un véritable cimetière d'usines (des 46 entreprises lainières recensées en 1950, une seule demeurait en activité), et l'usine Blin, laissée à l'abandon, attendait que le temps et les bulldozers accomplissent leur œuvre. Bien décidée à « réinvestir la ville », la municipalité lança en 1978 un projet de réhabilitation de l'usine qui prévoyait l'aménagement de 164 logements et d'équipements sociaux et artisanaux. Elle le mena à bien avec l'aide de l'agence d'architecture Reichen et Robert. Il y eut peu de modifications structurelles – destruction des cheminées et des cuves, renforcement des planchers, fixation des colonnes de fonte –, alors que les fenêtres en plein cintre et les éléments décoratifs des façades étaient conservés. Les passages intérieurs furent transformés en voies publiques et l'usine ainsi réinsérée dans l'espace urbain. Achevée en 1983, cette opération de réhabilitation peut être considérée comme une belle réussite car elle a permis de donner une seconde vie à un élément essentiel du patrimoine industriel elbeuvien sans pour autant lui enlever sa lisibilité fonctionnelle et historique²⁷.

5/ Vienne :

Spécialisée dans la fabrication de tissus bon marché à partir de laine renaissance, Vienne était caractérisée par une division du travail très poussée entre les entreprises. Vers 1840, la ville comptait peu de véritables usines et la plupart des ateliers était installée dans des maisons

²⁶ J.-C. Daumas, *L'amour du drap. Blin et Blin, 1827-1975. Histoire d'une entreprise lainière familiale*, Besançon, PUFC, 1999, p. 200-208.

²⁷ J.-C. Daumas, op. cit., p. 599-604. Voir aussi J.-C. Daumas, « Blin et Blin, un monument de l'industrie », *L'archéologie industrielle en France*, n° 30, juin, 1997, p. 13-20.

particulières. En 1838, John Collier y fit bien construire une « usine monstre » de 900 m² au sol, équipée d'une machine à vapeur, mais c'était pour la louer « par appartements » à de petits fabricants. En 1843, il n'existait encore que trois véritables usines, dont une seule, montée par la famille Badin Lambert, rassemblait tous les stades de fabrication depuis le triage des laines jusqu'aux apprêts. En 1870 encore, la concentration avait si peu progressé que l'administration déplorait « l'extrême dissémination de l'industrie des draps ». Cependant, dans les années suivantes, Vienne connut une « pleine mutation », les industriels construisant de vastes usines qui s'étendaient sur 2 km le long de la vallée de la Gère transformée en « un véritable chantier ». De plus, les incendies qui ont ravagé plusieurs établissements ont fourni l'occasion d'agrandissements et d'embellissements, si bien qu'une fois reconstruits, on a pu parler d'« usines d'apparence grandiose »²⁸. Il reste que, lorsque l'intégration de la production était réalisée, elle n'aboutissait pas toujours à la réunion de toutes les opérations dans une même usine. C'était notamment le cas de la société Pascal-Valluit qui a rassemblé à partir de 1917 sous une même raison sociale trois usines distinctes qui appartenaient déjà aux mêmes propriétaires et qu'elles implantaient sur un même site, ont conservé leur organisation propre jusqu'en 1935. Toutefois, d'un point de vue architectural, elles formaient un « ensemble sans précédent »²⁹. La plus ancienne, l'usine de Bécheviennne a été construite en 1816 dans la vallée de Levau. Elle a été agrandie en 1884 selon les plans de l'architecte Georges Boutin qui édifia deux corps de bâtiments parallèles, de forme rectangulaire, le premier comprenant trois étages et le second deux. Les étages sont soutenus par des colonnes de fonte ; la toiture est à double pente et dissimulée par un attique. Au contraire, pour les bureaux et la conciergerie, on a fait le choix de l'architecture vernaculaire. Un nouveau bâtiment a été ajouté en 1905 : c'est un parallélépipède qui comprend deux niveaux soutenus par des colonnes de fonte et éclairé par de larges baies à arc segmentaire ; il est surmonté par un attique qui dissimule la toiture en sheds et qui est décoré de quatre frontons triangulaires placés dans les angles. Quant à « l'ancienne » usine, elle a été construite en 1860. Elle comportait deux corps de bâtiments parallèles. Si l'architecture des ateliers était sobre, en revanche, la décoration des bureaux a été particulièrement soignée : le bâtiment est couronné d'un attique surmonté d'un fronton qui laisse passer le massif de l'horloge, laquelle est encadrée par deux petits pilastres. Enfin, la « nouvelle »

usine a été édifée en 1870 sur un vaste terrain. Le bâtiment le plus ancien a été élevé en brique et les fenêtres à arc segmenté y étaient mises en valeur par une agrafe centrale. Celui dit « des échantillons » (mais ce n'était vraisemblablement pas sa destination originelle) possède un toit à quatre pentes ; sa façade, ornée d'arcs en plein cintre et de petits pilastres en brique, est surmontée d'un fronton triangulaire. Quant au bâtiment qui accueillait la machine à vapeur, il a été construit dans le style caractéristique de Boutin.

La manufacture Pascal-Valluit est tout à fait représentative de l'industrie lainière viennoise : d'abord par la dispersion des bâtiments que l'intégration de la production n'a pas fait disparaître, mais aussi par leur conception et le recours au vocabulaire classique, encore que les références à l'architecture vernaculaire ne soient jamais bien loin.

Conclusion

La manufacture royale et l'usine représentent deux formes successives d'organisation matérielle de l'industrie aux significations historiques très contrastées. Avec la manufacture royale, l'affirmation emphatique du statut l'emporte sur la logique productive, quand l'usine privilégie au contraire les contraintes économiques et emploie des matériaux, nés de la révolution industrielle, qui permettent de s'y adapter efficacement. Mais la transition de l'une à l'autre n'a été ni simple ni linéaire, et ce n'est que peu à peu qu'a pris forme une architecture adaptée aux contraintes de la production. Bien plus, les choix esthétiques des entrepreneurs ont été d'une étonnante diversité : si certains ont choisi la sobriété, d'autres ont succombé à la tentation du triomphalisme et de l'ornementalisme. De surcroît, chaque ville lainière avait ses traditions architecturales propres, et de l'une à l'autre les choix esthétiques des entrepreneurs ont été très contrastés, si bien que l'industrialisation s'est accompagnée de l'affirmation de styles régionaux qui ont durablement marqué le paysage. En tout cas, ce n'est que progressivement que s'est dégagée une esthétique nouvelle où la forme était l'expression manifeste de la fonction et qui, plutôt que de recourir aux vocabulaires architecturaux du passé, jouait avec les matériaux et les volumes. Elle a sans doute trouvé sa plus haute expression avec le béton armé.

La crise de l'industrie lainière a multiplié les usines abandonnées que technocrates et élus, avec la bénédiction de la Datar, ont souvent entrepris de faire disparaître rapide-

28 P. Blanc, *La draperie à Vienne*, Vienne, Savigné Imprimeur, 1869 ; P. Bodin, « Quelques éléments sur l'industrie viennoise », in *Indiennes et brocarts. L'industrie textile en Bas-Dauphiné*, Documents d'ethnographie régionale, vol. 20, 2000, p. 107-116.

29 La description qui suit est empruntée à P. Bodin, « Un exemple d'architecture industrielle. Les anciens établissements Pascal-Valluit à Vienne en Isère », *Le monde alpin et rhodanien*, 2e et 4e trimestre, 1996, p. 184-194.

ment, comme s'il s'agissait d'oublier au plus vite une aventure qui avait mal fini, au risque d'effacer jusqu'au souvenir d'une activité pourtant indissociable de l'histoire locale. Si beaucoup d'usines ont été détruites dans une indifférence quasi générale, d'autres sont aujourd'hui à leur tour menacées de disparaître sans que cela suscite autre chose que des mobilisations sporadiques. Certes, à Elbeuf comme à Roubaix, des municipalités audacieuses ont réussi à sauvegarder des éléments importants du patrimoine de l'industrie textile locale. Quant à la reconversion annoncée du Dijonval à Sedan, si longtemps laissé à l'abandon, c'est une excellente nouvelle car son sauvetage passe évidemment par sa réutilisation plus que par une improbable muséification. Cet exemple rappelle assez que la survie des témoi-

gnages matériels les plus significatifs de l'industrie dépend de la capacité des opérateurs à leur trouver une nouvelle affectation économiquement viable qui ne défigure pas leur signification historique ni ne prive la population locale de sa mémoire. La difficulté varie évidemment avec l'échelle de l'opération car le problème se pose pas dans des mêmes termes bien différents selon que l'on a affaire à un établissement isolé ou, comme à Roubaix-Tourcoing, à une agglomération manufacturière où les vestiges de l'industrie sont très nombreux³⁰. En définitive, bien loin d'être propre à l'industrie lainière, tout cela est d'une très grande banalité car c'est, en fait, le lot de toutes les régions frappées par une désindustrialisation brutale et massive qui cherchent à tâtons un chemin vers l'avenir.

³⁰ J.-C. Daumas, « L'usine, la mémoire et l'histoire », in J.-C. Daumas (dir.), *La mémoire de l'industrie. De l'usine au patrimoine*, Besançon, PUFC, 2006, p. 15-18.